

Nouvelles études sur l'hystérie

DU MÊME AUTEUR

Problèmes posés à la psychanalyse,
Toulouse, érès, 2009

La nouvelle économie psychique. La façon de penser et de jouir aujourd'hui,
Toulouse, érès, 2009

L'homme sans gravité, jouir à tout prix, entretiens avec Jean-Pierre Lebrun,
Paris, Denoël, 2002 ; Gallimard, « Folio », 2005

Aux Éditions de l'Association lacanienne internationale

Nouvelles études sur l'hystérie (séminaire 1982-1983)

Structures lacaniennes des psychoses (séminaire 1983-1984)

Nouvelles études sur l'inconscient (séminaire 1984-1985)

Questions de clinique psychanalytique (séminaire 1985-1986)

La Névrose obsessionnelle (séminaire 1987-1989)

Refolement et déterminisme des névroses (séminaire 1989-1990)

La Nature du symptôme (séminaire 1990-1991)

La Linguisterie (séminaire 1991-1993)

Retour à Schreber (séminaire 1994-1995)

Returning to Schreber

Clinique psychanalytique (recueil d'articles 1973-1990)

Les paranoïas (séminaire 1999-2001)

Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui (séminaire 2001-2002)

Charles Melman

Nouvelles études sur l'hystérie

Préface de Denise Sainte Fare Garnot

éditions
érès

Table des matières

Séminaire 1993-1994
Paris-Hôpital de la Salpêtrière
Ce séminaire a été transcrit et édité par
Jean-Paul Beaumont, Claire Brunet,
Marie-Charlotte Cadeau, Michel Daudin, Jacqueline Légaut,
Martine Lerude, Josiane Quilichini
et Denise Sainte Fare Garnot

Conception de la couverture:
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF: 978-2-7492-1718-5
Première édition © Éditions érès 2010
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

PRÉFACE, Denise Sainte Fare Garnot.....	7
SÉMINAIRE 1. INTRODUCTION	11
Les textes de Freud	
Le discours de l'hystérique	
Le sujet et la <i>Verneinung</i>	
Les concepts freudiens	
La référence phallique et la dimension de l'Autre	
La nature du refoulement hystérique	
Qu'est-ce qu'un traumatisme ?	
Pourquoi la position féminine se trouve-t-elle si volontiers coïncider avec la position hystérique ?	
SÉMINAIRE 2. HISTORIQUE DE L'ENTITÉ HYSTÉRIQUE	24
De 1900 avant notre ère à Hippocrate	
<i>Lè hustéra</i> et le sens des mots voisins	
La chasse aux sorcières	
L'hystérie, maladie de l'esprit	
Charcot et Freud. Le transfert	
L'hystérie aujourd'hui	
« Conversion somatique »	
Le référent du désir est unique	
SÉMINAIRE 3. LE REFOULEMENT	45
Refoulement et inconscient	
Structure et refoulement originaire	
Le monde des représentations	
Homosexualité féminine	
Sublimation et reconnaissance sociale	
Destination topique du refoulement	
Que veut dire le symptôme ?	
Ne pas céder sur son désir ?	

SÉMINAIRE 4. PARTIR DES <i>ÉTUDES SUR L'HYSTÉRIE</i> DE FREUD	59
L'ex-sistence	
Les causes de l'hystérie	
L'abréaction	
Le fantasme de viol	
Les représentations incompatibles	
Le refoulement et la <i>Spaltung</i>	
Le corps étranger <i>Fremdkörper</i> , lieu d'une seconde conscience	
La pseudo-coupure et le néo-réel	
SÉMINAIRE 5. LE LANGAGE DU CORPS.....	78
Le schéma du manuscrit G	
Principe de plaisir et principe de réalité	
La dette à payer	
Les manifestations somatiques	
L'imaginaire, le symbolique et le réel dans l'appréhension du corps	
« Spéculation » freudienne et spéculation philosophique	
La norme mâle	
Le néo-réel	
SÉMINAIRE 6. L'EX-SISTENCE DE L'HYSTÉRIQUE	93
Rappel à propos de l'existentialisme	
L'injure et la catégorie de l'être	
Position féminine et position hystérique	
« L'hystérique c'est la femme qui fait l'homme »	
Polymorphisme de l'hystérie	
Les femmes et le S_2	
La position de l'objet <i>a</i>	
La fin de l'analyse	
SÉMINAIRE 7. LE CORPS DEPUIS ARISTOTE	104
La physique d'Aristote et le nœud borroméen	
Pour le parlêtre qui fait commandement ?	
« L'essaim des signifiants » répète l'échec	
La question du corps	
« Jouis »	
L'hystérique comme <i>La Femme</i> ?	
Corps imaginaire, corps symbolique, corps réel	
SÉMINAIRE 8. LE SYMPTÔME HYSTÉRIQUE	118
L'hystérie relève d'un discours	
Position hystérique comme résistance au discours analytique	
« La complaisance somatique »	
Le signifiant refoulé du symbolique reparaît dans le symbolique	
Pourquoi une symptomatologie somatique	
L'hystérique propose un monde Autre	
Le refoulement hystérique	
Un nouvel ordre symbolique	
SÉMINAIRE 9. OPPOSITION S_1/S_2	136
Distinction entre l'Un et l'Autre et renversement hystérique	
La « belle indifférence » de l'hystérique	
De S_1 ou S_2 qui détient le pouvoir ?	
Le caractère monstatif de l'hystérie	
Le père mort et le travail de deuil	
Où S_1 nous mène-t-il ?	
Quel est le vœu foncier de l'hystérique ?	
Qu'est-ce que la maladie ?	

SÉMINAIRE 10. QU'ENTENDONS-NOUS PAR CORPS ?..... 153

Le signifiant corps et le réel
Qu'est-ce qui *fait* corps ?
Le style de chaque parlêtre
Un corps qui marche bien
Parler en vérité
Rapport de S_1 avec le corps
La position féminine se distingue de la position
hystérique
L'asymétrie du corps

SÉMINAIRE 11. SÉMINAIRE DE NOËL..... 170

Le sujet ne se soutient que de l'insatisfaction
Ce qui fait commandement est un lieu
Le surmoi et le surmoi archaïque
Winnicott et le jeu
La castration comme faute ?
Le lien social
Le discours analytique

SÉMINAIRE 12. L'ÉCONOMIE DE L'HYSTÉRIE..... 182

Le manque d'objet constitue la subjectivité
 $\$$ vel a
Rapport imaginaire au semblable et *invidia*
Économie du don
De la position d'extériorité à une identification
collective à ceux qui ne l'ont pas
De la frustration à la privation et le recours au médecin
Mouvement de bascule du $\$$ au a
Deux grandes formes d'hystérie : dépressive et
hypersthénique

SÉMINAIRE 13. L'EX-SISTENCE DU SUJET..... 194

L'ex-sistence lestée par l'objet
Le refoulement du désir
Existe-t-il une castration féminine ?
Freud : « Il n'y a qu'une libido »
L'affaire Dora et les deux rêves
Désir de Freud ?
Deux problèmes cruciaux de l'hystérique
Guérison de Dora ?

SÉMINAIRE 14. POLYMORPHISME DE L'HYSTÉRIE..... 210

« La carte forcée de la clinique »
La passion hystérique, souci inépuisable de pallier la
castration
La phase du miroir
La facticité et le semblant
Le double pôle de l'hystérique
La jeune homosexuelle
Discours hystérique, discours analytique
Double personnalité de l'hystérique

SÉMINAIRE 15. L'HYSTÉRIQUE ET SON PÈRE 228

L'extériorité et le doute
La douleur d'exister
Refoulement originaire et subjectivité
Par structure l'hystérique implique le Nom-du-Père
L'intra-mondain et l'extra-mondain
La relation avec le père réel
La jouissance hystérique
La structure

SÉMINAIRE 16. ÉPISODES PSYCHOTIQUES DANS L'HYSTÉRIE..... 243

Aliénation imaginaire, symbolique, réelle
du petit parlêtre
Seul inceste : le garçon avec sa mère
La filiation
Capture du réel par l'imaginaire phallique
Psychose et épisode psychotique dans l'hystérie
Mise en cause du fantasme
Psychose simulée
Le mutisme

SÉMINAIRE 17. LE STADE DE L'ABALIÉTÉ..... 259

Abaliété et aséité
Essence et existence
La signifiante phallique et la dette
Le pacte de la jouissance phallique
L'enfant adoopté
Mehrwert et *Mehrlust*
L'honnêteté n'existe pas, la canaillerie existe
Retour à l'hystérie féminine et à l'identification

SÉMINAIRE 18. L'HYSTÉRIE MASCULINE..... 272

La position masculine
Définition de l'hystérie masculine
Pourquoi ?
L'être ou l'avoir
L'érotomanie de l'hystérique masculin
Le mythe de l'hystérique masculin
La mythomanie propre à l'hystérie mâle

SÉMINAIRE 19. PARANOÏA 284

Le rapport paranoïaque d'un sujet à l'Autre
L'absence d'arrimage du psychotique
La souffrance paranoïaque
La solution paranoïaque : la place féminine
L'homosexualité et la structure paranoïaque
La position de rejet
La clinique paranoïaque
Le nœud paranoïaque

SÉMINAIRE 20. AUTRE ABORD DE L'HYSTÉRIE MASCULINE..... 300

Défaut de lieu fixe dans l'Autre
Pourquoi le devoir de se donner à voir ?
La position d'*hétéros*
La compétition des fils
Le cadre du fantasme
Idéal de fraternité ?
Rencontre avec un homme, avec une femme
Confusion de la place du psychanalyste
et de l'hystérique

SÉMINAIRE 21. LA RÉSISTANCE À L'ANALYSE 314

Clivage
Les quatre discours. Le schéma L
Être l'un ou l'autre, l'un et l'autre
L'Un du symbolique, l'Un du sens
Solidarité entre \$ du parlêtre et \$ *urverdrängt*
L'image phallique et la présentification du père mort
à la même place
Rencontre de la maternité et de la virginité
Superposition des trois ronds ?
L'hystérique conservatrice
Le roc de la castration et le désir de l'analyste

ANNEXE

Compte rendu d'ensemble
Journées d'étude sur l'hystérie à l'École freudienne
de Paris, le 24 juin 1973 329

Préface

Choisir de publier actuellement le séminaire des *Nouvelles études sur l'hystérie*, en poche, c'est répondre au vœu de Charles Melman d'offrir à son public préféré, celui des étudiants et des jeunes analystes, un accès à ce que nous pensons être un texte majeur de la clinique psychanalytique.

Quoique plus abordable que le livre paru chez Clims en 1984, ce texte reste un outil de travail difficile. Son auteur le situe comme une recherche liée au temps de son énonciation, et ouvert à des développements ultérieurs. N'invite-t-il pas modestement ses auditeurs à poursuivre cette recherche ?

C'est là son premier séminaire, avant qu'il ne fonde l'Association freudienne. Il y manifestait son désir de transmettre ce qu'il portait en lui de Freud, et de Lacan dont il avait été un très proche collaborateur. Il apportait la même ardeur que ce dernier à former rigoureusement les futurs analystes.

Dans la période troublée qui suivait la dissolution de l'École freudienne de Paris et la mort de Jacques Lacan – période troublée par des querelles qui brouillaient les repères et tout particulièrement pour les jeunes –, la mise au travail des textes de clinique était la seule voie susceptible de fixer les esprits et de donner corps à un redémarrage.

Peu importaient les conditions précaires de l'organisation. Dès avril 1982, la salle Chaslin à la Salpêtrière, encombrée de tables, de matelas au rebut et de quelques chaises s'était trouvée – grâce à la confiance faite à Charles Melman par le professeur Duché et notre ami le professeur Basquin – le lieu d'élection, investi avec enthousiasme et même une certaine avidité par les auditeurs.

À la rentrée d'octobre le nombre des candidats s'étant considérablement accru, Charles Melman obtenait la salle Magnan, emblématique en ce que Lacan y faisait ses présentations de malades. C'est là du reste que celles-ci furent rétablies dès la fondation de l'Association freudienne en juin 1982. Menées alternativement par Charles Melman et Marcel Czermak, elles renouaient ainsi d'emblée avec ce que Lacan avait initié et considérait comme un enseignement majeur pour la clinique analytique.

Mais revenons à cette publication de *Nouvelles études sur l'hystérie*, « nouvelles » puisqu'elles reprennent le titre – et pas seulement lui – de l'ouvrage que Freud publia avec Breuer en 1895 : le contenu de cet ouvrage et de bien d'autres recherches de Freud, le cas Dora, Schreber, la *Traumdeutung*, le *manuscrit G* par exemple donnent à Charles Melman la trame de son séminaire. Une vraie navigation à travers Freud, à moins qu'on ne parle de labourage, si l'on peut prendre cette métaphore pour mettre en relief ce qui des fondements freudiens de l'hystérie, à savoir l'accent mis sur le désir sexuel et son refoulement, va permettre à Charles Melman de fabriquer un nouveau tissage.

Dans un texte de 1973 tiré des *Lettres de l'École freudienne de Paris* (que l'on trouvera en annexe), Charles Melman souligne que Freud n'a pas poursuivi sa recherche dans le sens de ses premières découvertes : qu'il a été sensible à la dimension de la parole et particulièrement à son absence, c'est-à-dire au mutisme éventuel des hystériques. Ce texte est pratiquement contemporain du séminaire *Encore* qui introduit les « Quatre discours ». L'une des nouveautés de ces *Nouvelles études*, dix ans après *Encore*, est l'appui pris précisément sur l'un de ces discours, celui de l'hys-

térique, qui met en évidence la place les expressions langagières des patientes par rapport à la sexualité, place qui établit donc la prévalence de la parole sur le sexuel sans pour autant minorer celui-ci. C'est un déplacement notable par rapport à Freud.

Attentif à ce que véhicule le langage chez les femmes comme chez les hystériques mâles, Charles Melman nourrit son enseignement en s'attachant à la fois aux traits constants et aux modifications conjoncturelles, sensibles dans la société des années 1980, et à son influence sur chacun. De même, par la suite, on peut noter dans ses textes combien il suit cette évolution continue des signes cliniques de l'hystérie et apporte des éléments nouveaux... Il montre ainsi que cette névrose est plus complexe que ne le pensait Freud.

Il y a plus. C'est un fait que Lacan n'a pas fait d'étude longitudinale de l'hystérie, mais ce livre poursuit l'enseignement lacanien. Charles Melman y développe l'économie de l'hystérie, il insiste sur la distinction de la position hystérique en regard de celle de la féminité, sur le polymorphisme de l'hystérie, et il fait un apport considérable sur l'hystérie masculine. Il éclaire les critères différentiels entre l'hystérie et les autres pathologies névrotiques et psychotiques.

Après Lacan, il s'appuie sur l'opposition entre S_1 et S_2 , faisant valoir leur articulation non seulement intersubjective, mais aussi intrasubjective.

Il introduit des concepts repris d'Aristote et des scolastiques dont on n'a pas l'utilisation habituelle tels l'abaliété et l'aséité. Ces concepts, du reste, ne semblent pas avoir été développés ultérieurement. Pourtant l'abaliété, cette dépendance de l'Autre que Charles Melman situe comme une phase, évoque ce que dit Lacan, repris souvent par Jean Bergès : « Le symbolique est premier » avant même le stade du miroir, et cela n'est pas sans conséquence clinique.

Charles Melman souligne avec insistance l'apport lacanien de l'insatisfaction chez l'hystérique comme son symptôme spécifique et comme moteur de sa résistance dans la cure. Et partant, à la question : « Guérit-on de l'hystérie ? », il répond de façon un

peu évasive en raison de cette résistance même, laissant toutefois un espoir fondé sur la qualité de l'analyste !

Ce livre est une passionnante étude de la clinique hystérique extrêmement détaillée, érudite, et l'énumération ci-dessus néglige bien des apports essentiels que l'on découvrira à la lecture approfondie et dialectique de cet ouvrage, important comme le sont les autres séminaires de Charles Melman à qui nous devons un enseignement psychanalytique fondamental.

Denise Sainte Fare Garnot

1 *Introduction*

Il ne s'agit aujourd'hui de sauver ni Freud ni Lacan, ils n'en ont aucun besoin, mais plutôt d'essayer de nous sauver nous-mêmes. En effet, si la formule que Lacan isolait comme celle de l'éthique du psychanalyste, « ne pas céder sur son désir », condition pour échapper à la névrose, conduit inévitablement au pire, n'aurions-nous donc comme mode de clôture de l'analyse que ce choix : l'insatisfaction maintenue qu'exprime la revendication hystérique, ou la résignation stoïcienne à l'égard de ce pire qu'est le discours psychanalytique ?

Peut-être faut-il reprendre l'examen des fondations sur lesquelles s'est établie la psychanalyse pour répondre à cette question, c'est-à-dire les *Études sur l'hystérie*. Remarquons d'abord que les travaux de Freud sur lesquels nous continuons de nous fonder, ceux qui vont de l'*Esquisse à La science des rêves*, datent de plus de cent ans et, malgré une promesse de Freud en 1913 dans son article « L'Inconscient », qu'il n'a jamais repris les *Études sur l'hystérie*. Cela peut paraître d'autant plus étonnant que la seconde topique qui paraît en 1920 entre en contradiction avec ce livre. On aurait pu légitimement espérer qu'il renouvelle ses conceptions à partir de la nouvelle économie impliquée par l'automatisme de répétition.

Les élèves de Freud n'ont pas été non plus très diserts sur l'hystérie. Nous n'avons pas d'œuvres ou de textes auxquels

immédiatement et spontanément nous référer. Le seul apport décisif et capital dont nous disposons, c'est l'introduction faite par Lacan du discours de l'Hystérique. Mais une première question se pose : est-ce que le discours de l'Hystérique se résume dans le fait qu'il assoit, qu'il donne sa place à ce qui est à proprement parler la position subjective, celle d'où s'exprime le sujet lorsqu'il parvient à témoigner – par exemple, qu'il n'y a pas de rapport sexuel – c'est-à-dire à exprimer sa plainte, ou bien cet algorithme résume-t-il pour nous la clinique de l'hystérie ?

Ce que nous pouvons quand même tout de suite remarquer, c'est que le discours de l'Hystérique s'offre à celui qui parle, quel qu'il soit, comme une sorte de prêt-à-porter, un prêt-à-porter qui s'offre à celui qui se trouve un peu dénudé dans son investissement d'une parole. Aussi ne serons-nous pas surpris si des positions à proprement parler hystériques, des propos et des signes manifestes d'hystérie peuvent se rencontrer dans des structures, des organisations psychopathologiques extrêmement diverses. Autrement dit, le discours de l'Hystérique se présente d'abord comme une façon possible, pour chacun, de se tenir dans sa parole. C'est l'une des façons majeures, tout simplement, de nouer le lien social. Et Lacan soulignait que, quelle que soit la structure du patient, celui-ci se trouvait conduit, du fait même du protocole de la cure analytique, à passer par le discours de l'Hystérique.

Ce que nous avons peut-être à regretter, c'est que Lacan ne soit pas revenu sur les conditions qui en ont rendu la venue possible, c'est-à-dire la fondation de la psychanalyse elle-même. On pourra à cet égard nous objecter qu'il n'a jamais voulu aborder la psychanalyse par sa clinique, établir par exemple un traité de clinique psychanalytique. Il y a à cela une raison simple : la clinique, fût-elle psychanalytique, s'offre à l'évidence comme un tableau dont l'observateur se trouverait assez privilégié pour en être lui-même exclu. C'est le principe d'établissement de toutes les cliniques auxquelles nous avons affaire. Et justement, dans le cas de l'hystérique, on sait comment celle-ci, ou celui-ci, s'emploie volontiers à faire tableau pour les éventuels voyeurs. Faut-il

préciser que notre position sera différente ? D'abord, pour nous, le sujet est dans le tableau ! Autrement dit la position de l'observateur est parfaitement incluse dans cela même qu'il observe : il est à la fois partie prise et prenante, il est lui-même un produit de la procédure qu'il étudie. Mais surtout, ce que nous avons à étudier à propos de l'hystérie, c'est justement cela : de quelle façon le sujet se trouve lui-même pris dans le tableau. Quitte à ce que nous ayons à vaincre les résistances qui s'opposent à ce qui se présenterait comme dénudation la plus intime du désêtre – une tentative de saisie qui risque d'être assimilée à quelque viol.

Une petite remarque sur le statut de la clinique dans le champ de l'analyse. On pourrait facilement dire que la clinique est en quelque sorte notre imaginaire. Même à ce titre, ce serait assez essentiel, puisque cet imaginaire est une valence égale aux deux autres dimensions que vous connaissez. Vous savez comment, dans les nœuds par exemple, Lacan a été contraint de faire appel à cette dimension de l'imaginaire pour pouvoir non seulement les établir, mais les vérifier et mesurer leurs effets. Chez les mathématiciens aussi, le passage par l'imaginaire – par la figure, par le tableau, par le dessin – peut s'avérer tout à fait nécessaire. Autrement dit, la qualité de l'imaginaire n'aura pas ici à nous effrayer. Et si nous avons un sens à donner à la clinique, nous dirons simplement qu'il s'agit de l'étude des diverses organisations qui se trouvent produites par ce fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Nous n'en privilégions aucune et, à cet égard, chacune en vaut parfaitement une autre.

Enfin, pour conclure cette introduction, une difficulté méthodologique qui, elle, est parfaitement imparable. Les études sur l'hystérie se présentent volontiers comme la tentative de rendre compte du sujet par le concept. Or il se trouve que, par définition, le sujet est justement ce qui ne se manifeste qu'à échapper à ce concept, et en le niant. C'est ce qu'on appelle la *Verneinung*. D'où ce côté toujours un peu ridicule qu'il y aurait à prétendre clore des études sur l'hystérie... Nous pourrions être tentés par une autre démarche et aborder ces études par la voie de la biographie, de l'histoire, du roman. On sait l'inquiétude de

Freud, qu'on lise ses observations comme des romans. L'intérêt de cette double impossibilité que je fais valoir à propos des études sur l'hystérie est d'illustrer que cette division est strictement isomorphe à la structure même de l'hystérie. Comment ? Le sujet s'avère produit par la structure, et de ce fait y perd tout être, mais il entretient l'espoir de trouver, grâce à l'historisation, à la mise en histoire, quelque terme, quelque terme réel, quelque terme ultime qui assurerait enfin son avènement.

L'être a une définition extrêmement précise, qui n'est pas évidemment métaphysique. L'être ne serait réalisé qu'à partir du moment où le sujet se trouverait représenté par un signifiant qui pourrait se signifier lui-même : dès lors il accomplirait son être. On voit donc cette sorte de clivage entre la tentative d'aborder les études sur l'hystérie par la voie du concept (qui n'en donne jamais, bien sûr, qu'une approximation, et vous vous souvenez peut-être de ces pages de *Encore* où Lacan évoque la qualité approximative à accorder aux concepts), ou bien ce passage par l'historisation qui, elle, entretient l'espoir d'un terme toujours possible, c'est-à-dire renvoie à un réel dont on ne sait jamais après tout s'il ne parviendrait pas à s'épuiser.

Chez les analystes eux-mêmes, on retrouve l'opposition entre les cliniciens – c'est-à-dire ceux qui se réfèrent à la structure – et ceux qui la récusent au profit de l'accent privilégié porté sur la biographie, comme si la référence à l'organisation clinique portait avec elle le germe d'une erreur décisive. Certains d'entre nous se souviennent de querelles qui eurent lieu il y a quelques années, et ne sont aujourd'hui pas tout à fait éteintes de façon satisfaisante, entre les partisans de la structure et ceux de l'histoire.

Enfin, dans une autre référence, cette même distinction nous permet d'évoquer deux modes différents de l'appréhension de l'infini : l'un qui se fonde sur l'infini actuel, celui dont se réclame la structure ; l'autre que nous évoquerons comme l'infini potentiel et qui est au contraire celui qu'anime le récit, l'historisation. Et ceci fait que, lorsqu'on veut reprendre les études sur l'hystérie, on ne sait jamais très bien s'il faut se mettre à lire des livres de mathématiques ou des romans...

Notre intention première, dans les prochains séminaires, est de reprendre les concepts, ceux qui se présentèrent à Freud à l'origine, dans sa construction de la psychanalyse. Ces concepts sont fondateurs, ce sont les piliers. Par exemple, dès les premiers textes qui soutiendront tout l'édifice, nous trouverons des concepts comme le *traumatisme*, l'*incompatibilité*. Qu'est-ce qu'une représentation « incompatible » pour l'hystérique ? Ce qui amène l'hystérique au *refoulement* – troisième concept – qui aurait chez elle la particularité, la singularité de virer à ce que Freud appelle « la conversion somatique ». Ce refoulement se trouverait lui-même illustrer un autre concept essentiel puisqu'il a nom *inconscient*.

Je m'empresse de dire que, pour simplifier, je parlerai de l'hystérique au féminin – parce que c'est ainsi que ce fut établi historiquement – et nous verrons comment et pourquoi cette position se trouve si volontiers répondre à la position féminine. Nous ferons ensuite un séminaire consacré à l'hystérie masculine avec ses particularités.

Le premier terme que j'aborderai ce soir sera le *traumatisme*. Ce traumatisme, Freud le retrouve de façon quasi systématique, régulière, dans la biographie des hystériques. Cela va avoir un rôle assez essentiel pour l'aiguiller sur la place de la sexualité – puisque ces traumatismes s'avèrent essentiellement sexuels – et lui faire concevoir l'économie de l'appareil psychique comme régie par la nécessité d'une abréaction qui lui permet d'introduire ce concept fondamental qu'est le *principe de plaisir*. Le traumatisme a un rôle néfaste par l'irruption de grandes quantités d'excitation qui ne peuvent s'écouler parce que le sujet ne peut leur donner une réponse appropriée, qu'elle soit motrice, la fuite par exemple, ou sexuelle : en effet, ce traumatisme survient à un âge où il est dans un état d'inadéquation pour y répondre, un état, dit Freud, de prématuration sexuelle. Devant cette irruption, il ne dispose pas des appareils nécessaires, ni ne peut faire de répartie verbale appropriée. Vous savez que Freud a cru d'abord à la réalité du

traumatisme, par exemple sous la forme du viol, pour conclure en dernier ressort qu'il s'articulait autour d'un fantasme.

Cette question du traumatisme reste pour nous essentielle. Pourquoi ? Parce que nous pouvons encore y lire aujourd'hui le mode sur lequel se raconte la prise et la constitution du sujet, c'est-à-dire sa naissance à l'occasion de la mise en place d'un réel, introduit par le signifiant phallique, et par lequel le sujet se trouve dès lors aboli, c'est-à-dire constitué. Autrement dit, ce que le traumatisme illustre pour nous, tel qu'il est raconté, c'est cet acte fondateur, cet acte violent qui s'est en quelque sorte imposé à un « x » pour en faire un sujet – d'inaugurer à la fois sa place et sa solitude de sujet, cet acte qui l'a fait naître, l'a mis au jour. Nous n'hésiterons pas à dire que s'il y a un traumatisme de la naissance, celui par exemple cher à Otto Rank, c'est bien celui-là. On pourrait tout de suite faire quelques remarques pour illustrer les incidences de cet acte fondateur, de ce traumatisme inaugural, de cet « accouchement ». Par exemple, si le débile est susceptible de nous fasciner et d'être chéri, c'est précisément parce qu'il échappe à un tel traumatisme de la naissance, et qu'il nous offre le triomphe de celui qui parvient à être là tout en n'étant pas né. Nous savons aussi combien la fantaisie – on ne peut pas dire fantasme – de se maintenir à l'abri et au chaud à l'intérieur de l'utérus maternel est fréquente dans la névrose obsessionnelle. Nous dirons que c'est encore là une façon de défier le pouvoir séparateur du grand Autre. On sait par quels symptômes l'obsessionnel essaye de maintenir ce contact originel, notamment par cette phobie du contact, ces obsessions du lavage, et encore cet autre trait chez lui, qui est d'abhorrer tout ce qui peut avoir trait à la violence, puisque toute expression de violence est considérée comme criminelle et coupable.

Nous pourrions aussi nous poser une question : d'où la scène qu'on appelle primitive prend-elle ce caractère traumatique ? La scène primitive en général, telle qu'elle est évoquée, donne peu à voir. Mais elle laisse interpréter les bruits qu'elle donne à entendre comme la voix même de ce phallus qui, de se trouver ainsi présentifié, angoisse le sujet du fait de l'abolir, de

lui dire qu'à ce moment il ne sait littéralement plus où se mettre, qu'il a perdu sa place. Et l'on pourrait peut-être dire que c'est ce mode particulier de jouissance, de jouissance poussée jusqu'à l'angoisse, que l'exhibitionniste essaie de capter dans le regard de la partenaire à qui il l'impose. Ce traumatisme initial se raconte donc selon le scénario d'une séduction qui mêle la violence de l'agent à la passivité et au caractère sans défense du patient.

Nous dirons que ce scénario mérite le nom d'*élaboration secondaire* – telle que Freud l'a introduite par exemple à propos de la formation des rêves – et qu'il nous instruit de façon essentielle sur ce que vaut le récit, la mise en histoire. Il nous montre en effet que la construction du récit ne tient, quand il est valable, que par l'accident de structure qui en organise l'agencement. C'est bien pourquoi la vérité a structure de fiction. Ce qui peut, une nouvelle fois, nous faire méditer sur la façon dont nous sommes contraints d'entendre toutes les élaborations que nous sommes amenés à produire, qu'on appelle rationalisations par exemple, toutes ces élaborations dont nous peuplons nos échanges, qu'il s'agisse de querelles ou de débats dits scientifiques. Il est vrai cependant, comme je le soulignais tout à l'heure, que le récit, ce scénario, cette élaboration secondaire, nous offre le plaisir, le soulagement, de supposer qu'à la condition que cette histoire soit suffisamment fidèle et suffisamment répétée, elle permettrait enfin de retrouver le silence des origines, le mutisme originel, la paix originelle. Et c'est sans doute sur ce fantasme que Freud a pu construire ses premiers concepts thérapeutiques, son principe de *catharsis*, ou encore ce « parler jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus ». Quoi qu'il en soit, c'est depuis ce traumatisme que le sujet va se trouver accompagné partout par ce qu'il espérait pouvoir laisser dehors et se trouve maintenant obsédé de retrouver dehors le secret qu'il pensait garder en son for intérieur.

Et c'est à ce propos, à propos de ce traumatisme inaugural, qu'un clivage fondamental va s'imposer avec l'introduction de la référence phallique, du phallus comme référent. Vous savez que les logiciens se sont beaucoup intéressés à la question du référent. Cela donne des textes fort intéressants, mais c'est en tout cas une

question qu'ils n'arrivent aucunement à résoudre. Ce que nous notons, nous, c'est que l'introduction de la référence phallique ne prend cette incidence traumatique, à proprement parler traumatique, que chez la petite fille, puisque c'est chez elle que ce traumatisme organise ce qu'il nous faut bien appeler le mythe originaire de l'hystérie, le mythe des origines de l'hystérie. En effet, ce qu'inaugure le signifiant phallique, c'est la dimension de l'Autre, du grand Autre, c'est-à-dire le partage des parlêtres entre ceux qui de droit sont reconnus phalliques et celles qui, de se trouver au lieu de l'Autre, auront dès lors à se dévouer pour faire reconnaître leur phallicisme. Le dire ainsi, c'est avancer que la relation narcissique prime sur la relation objectale, puisque c'est ici, au niveau du narcissisme, que le coup, que l'atteinte se trouve portée. Il convient de dire que c'est déjà hystérique que d'enregistrer ce partage des parlêtres comme inégalitaire et de le mémoriser comme l'effet d'une violence, d'une réduction, et comme générateur d'une infirmité. Ce mythe des origines, pour l'hystérique, va dès lors organiser une existence inscrite sous le chef d'une revendication jamais satisfaite et d'une atteinte corporelle qui va s'exprimer aussi bien par la maladie que par un malaise foncier que traduit un sentiment de dysmorphisme. Il nous importe tout de suite de préciser le curieux paradoxe, la contradiction dans laquelle se trouve engagée celle qui se trouve à cette place, contradiction fondatrice dans laquelle elle se trouve engagée à l'égard de la castration. En effet, on ne se fait reconnaître par son semblable que de représenter le phallus. Et elle se trouve soutenue par un ordre Autre qui, lui, semble se construire sur l'exigence d'avoir à y renoncer, comme l'illustrent par exemple les formules sur la sexualité. Dans ces formules qui inscriraient la position féminine, il n'y a effectivement rien, semble-t-il, qui soutienne le phallicisme. Celle qui se trouve venir occuper la position dont nous sommes en train de parler se trouve donc prise dans l'exigence contradictoire d'avoir, d'une part à se faire reconnaître par son partenaire comme représentante phallique, et d'autre part de ne se soutenir symboliquement que d'un ordre qui lui, l'inviterait bien davantage à radicalement exclure ce phallicisme. D'où

volontiers la contradiction de sa conduite, de ne chercher à se faire reconnaître que pour aussitôt devoir se dérober et renoncer à quelque accomplissement que ce soit. On peut voir ici se mettre en place la matrice typique de ce qu'on appelle d'un mauvais terme « l'intrigue » hystérique (car il est évident qu'elle en est la première victime avant d'en être l'agent) et qui est double : invitation au renoncement phallique faite au partenaire puisqu'elle se soutient elle-même d'un ordre qui appelle ce renoncement, mais évidemment avec l'espoir foncier qu'il résistera, qu'il ne se laissera pas faire, à défaut de quoi, évidemment, elle perdrait tout repère, de ne plus pouvoir se faire reconnaître par lui.

Ce que ce paragraphe cherche à introduire dès ce soir, c'est ce qu'il y a d'incompatible pour l'hystérique, c'est-à-dire justement le type de représentation qui se trouve incompatible avec l'ordre, en quelque sorte, dont elle se réclame. Il ne suffit pas, comme je le fais, d'essayer de montrer cette espèce de dissociation chez elle entre un imaginaire qui se trouverait imposé par un ordre théoriquement imposé pour elle comme de l'extérieur – du fait de ce mythe des origines dont elle ne pourrait se réclamer –, une volonté xénopathique qui à la limite ne la concernerait pas, et d'autre part le fait de se trouver elle-même relever de cet ordre qui, lui, exclurait tout indicible, tout en veillant, bien sûr, cet ordre, à ne jamais parfaitement l'accomplir – sauf au prix de la sublimation, qui concerne évidemment l'amour et sur lequel nous serons amenés à revenir. Tout ceci pour essayer tout de suite de faire que nous ayons une petite idée sur ce qu'est cette représentation *unverträglich* de l'hystérique, puisque toutes celles que Freud évoque dans ses premiers écrits ne sont rien d'autre que des représentations sexuelles. Et nous avons évidemment à nous demander pourquoi ces représentations sexuelles s'avèreraient ainsi incompatibles pour celles qui sont dans cette position, et commanderaient donc le refoulement.

Il faut peut-être aussi faire remarquer la chose suivante. Nous répétons volontiers la formule « ce qui est forclos du symbolique, réparaît dans le réel », mais nous aurions à nous

interroger. Ce qui est refoulé du symbolique, ça reparait où, et dans quoi ? Il est bien clair que nous sommes amenés à penser qu'une partie fondamentale de la symptomatologie de l'hystérique se trouvera dépendante du lieu.

Il faut nous interroger premièrement sur la nature de ce qui va être ainsi refoulé – et cela ne semble pas aller de soi, sinon on ne comprendrait pas pourquoi l'hystérique se trouve amenée à un refoulement, comme le dit Freud, permanent, une activité de refoulement permanent – et deuxièmement sur la destination de ce qui est « refoulé ». Peut-être, si nous arrivons à répondre à ces deux questions, parviendrons-nous à mieux saisir ce que Freud appelait la « conversion somatique ». Le minimum est de remarquer que la notion de corps, de soma, est restée pour le moins énigmatique. Qu'entendons-nous par « corps » ? L'examen de ce double trait nous permettra peut-être de mieux comprendre ce qu'est la symptomatologie de l'hystérique.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons déjà marquer ce soir que nous saisissons mieux ce qu'est un traumatisme : en tant qu'analystes, nous pouvons peut-être dire qu'un traumatisme, c'est l'introduction à un réel que n'habite aucun Père, c'est-à-dire quelqu'un en position d'offrir ce qui représente ce réel et de l'offrir à des semblants de maîtres pour qu'ils puissent en jouir. Le réel rencontré en tant qu'il est traumatique, c'est celui-là. C'est ce réel qui n'est habité ainsi par aucun Père. Le Père n'a là que cette stricte fonction d'offrir à la jouissance de semblants de maîtres ce qui habite ce réel, ce qui représente ce réel. Nous retrouverons aussi bien un tel réel dans ce qui tourmentait Freud à propos de la névrose traumatique, à savoir pourquoi le sujet revenait sans cesse sur un traumatisme devenu là en quelque sorte causateur, comme s'il se trouvait par sa répétition ne répéter rien d'autre que l'appel à ce Père. On serait tenté de dire que la névrose hystérique reproduit ce type d'appel, et c'est sans doute pourquoi Freud s'est trouvé dès le départ ainsi intimement confronté à ces deux situations.

Un tel réel nous intéresse très précisément en tant qu'analystes, dans la mesure où l'on pourrait dire que le statut de

l'analyste c'est justement de s'affronter à un réel de ce type, et cela quels que soient les pères fondateurs qu'il essaie en quelque sorte de s'imaginer, civilisant pour lui le réel auquel il a affaire, pères fondateurs qui, du même coup, viendraient autoriser son exercice. Si Lacan a pu dire que l'analyste ne s'autorisait que de lui-même, c'est assurément parce que justement il n'y avait, et il n'y a toujours aucun Père qui puisse en quelque sorte civiliser ou lui prescrire la jouissance de sa pratique.

Ce traumatisme, cette notion de traumatisme, pourrait également introduire pour nous quelques réflexions rapides sur la violence. La violence, nous le voyons ici, est fondatrice, et cela a été mûrement apprécié bien avant les analystes par les philosophes. La violence pour l'un d'eux était « mère de toutes choses ». La répugnance que nous pouvons avoir à l'égard de tout ce qui se réclame de l'autorité, de l'impératif, cette répugnance ne nous paraît pas détachable de ce que met en place justement le traumatisme inaugural que nous évoquions tout à l'heure, et en tant que le sujet à son égard est absolument sans défense. Il n'y peut rien, il vient tout juste à cette occasion de naître. Ce que nous dirons simplement, c'est que nous ne pouvons que souhaiter que les analystes aient une appréciation plus précise du caractère inévitable de la violence, et que, à chercher à la forclure du symbolique, on ne peut évidemment que la retrouver là où elle ne peut plus s'avérer que déchaînée, ou ne plus se présenter que désormais sans aucune raison.

Ce que je voudrais encore faire remarquer avant de terminer, c'est que j'ai joué dans cet exposé, sans les confondre, de deux positions différentes. Je me suis référé sans cesse à deux algorithmes. L'un est celui que fait valoir le $\$$. L'autre est emprunté aux formules dites de la sexualité, en tant qu'il fait relever la position féminine d'un Autre. Et de cet Autre, rien ne viendrait lui donner fondation, rien ne lui permettrait quelque identification. En me servant en quelque sorte de ce double appui, je ne fais que reprendre ce qui a été cette question de Freud, jusqu'ici non résolue : pourquoi la position féminine se trouve-t-elle

si volontiers coïncider avec la position hystérique ? Je me contenterai de faire remarquer provisoirement que si la position féminine est telle qu'elle se trouve génératrice de quelque insatisfaction, on comprend que, pour être parlée, elle ne puisse que trouver le chemin, en quelque sorte naturel, le prêt-à-porter que j'évoquais tout à l'heure, du discours hystérique. Vous connaissez cette formule de Lacan, n'est-ce pas, « c'est ce qui se tairait si ça pouvait s'articuler » ; la jouissance féminine, c'est celle qui ne se dirait pas ; donc cette position féminine en tant qu'elle ne peut se dire. On sait toutes les tentatives et recherches qui se font (qu'il n'y a certes qu'à encourager et saluer...) pour savoir s'il y aurait une parole ou une écriture qui seraient spécifiquement féminine, quelque chose à quoi on reconnaîtrait tout de suite que c'est une femme qui parle. Du même coup, ça lèverait la barre sur *La femme*, c'est bien clair. Or, si la position féminine qui ne peut se dire en tant que telle, se « subjectivise » en quelque sorte dans le registre de l'insatisfaction, on peut comprendre qu'elle trouve son expression comme naturelle, comme allant de soi – mais Freud a très bien fait la distinction, ça n'est pas du tout la même chose –, qu'elle trouve son expression naturelle dans ce prêt-à-porter, dans ce prêt à habiller, dans ce qui fait tout de suite lien social, c'est-à-dire le discours hystérique.

Alors, pour commencer à répondre à ces diverses questions, la semaine prochaine, je les aborderai par le biais de ce qu'on appelle l'histoire des idées sur l'hystérie, dans la mesure où les premiers textes que nous avons datent de quatre mille ans. Ces idées présentent un caractère que je trouve absolument admirable et qui doit être exceptionnel : elles se présentent à nous aujourd'hui de façon absolument inchangée. L'imaginaire proposé par l'hystérique d'il y a quatre mille ans nous est quasiment transmis tel quel de façon absolument fossilisée, et c'est un fait qui mérite d'être relevé, cet imaginaire inébranlable ! La question sera double. Freud, dans sa conceptualisation de l'hystérie a-t-il lui-même échappé à cet imaginaire et de quelle façon, éventuellement, a-t-il contribué à y participer dans son premier

établissement de la psychanalyse ? D'autre part, nous essaierons de saisir à son propos les particularités de la symptomatologie de l'hystérie, sa spécificité, ce qui fait que nous disposons de moyens tout à fait sûrs, de moyens tout à fait irréfutables pour, en présence de certains symptômes, être capables, même si ces symptômes sont tout à fait atypiques, sont tout à fait aberrants, extravagants comme il se doit, de dire de façon certaine qu'il s'agit bien de manifestations hystériques.

Ce seront les deux points que j'évoquerai la semaine prochaine à propos de ce qu'on appelle l'évolution des manifestations hystériques.

20 avril 1982

2

Historique de l'entité hystérique

Papyrus Ebers

On a retrouvé six papyrus égyptiens qui traitent de médecine. Parmi ceux-ci, deux rapportent des troubles du comportement que l'on observait chez les femmes, troubles mis en rapport avec des anomalies de position de la matrice, de l'utérus.

Le premier papyrus bien connu, qu'on appelle « Edwin Smith » du nom de l'archéologue qui l'a trouvé à Thèbes, date de 1900 avant notre ère, c'est-à-dire de près de quatre mille ans. Il raconte par exemple l'histoire d'une femme qui aimait le lit, refusait de se lever, refusait de faire sa toilette ; l'histoire d'une autre qui était malade de la vue et avait des douleurs au cou ; une troisième souffrait des dents et des mâchoires et ne pouvait ouvrir la bouche ; une quatrième souffrait de tous ses muscles et ressentait une douleur dans les orbites. Ces troubles du comportement chez la femme sont attribués à deux choses : ce qui est appelé « inanition » de l'utérus, et son déplacement vers le haut. Ce qui fait donc que le bon médecin, le bon thérapeute a une double tâche : la première consiste à nourrir l'organe affamé, la seconde est de le faire revenir à sa place. Il faut noter, ce qui a tout son prix pour nous, que cet organe est traité comme un organisme vivant qui serait doué d'une volonté propre. Ainsi la thérapeutique a consisté à l'époque, d'une part à faire ingérer ou respirer des substances fétides, et d'autre part, pour faire que l'utérus soit repoussé et descende, à faire des fumigations vaginales avec des substances odorantes afin de l'attirer. Aujourd'hui, cela nous fait rire. Pourtant, il y a encore quelques années, on traitait l'hystérie en donnant de la valériane, c'est-à-dire l'extrait des mêmes racines – *valeriana* – que celles dont on disposait il y a quatre mille ans !

Le second papyrus est appelé « Ebers », du nom aussi de l'égyptologue allemand qui l'a trouvé. Il date de 1600 avant Jésus-Christ, et c'est le plus long des textes médicaux que nous ayons. Il comporte un chapitre sur les maladies de la femme et reprend toutes ces indications pour que la matrice de la femme regagne sa place. On va se servir là encore des mêmes méthodes, avec des frictions, des onctions vaginales. Et l'on va ajouter aux fumigations faites sur le charbon de bois, un ibis de cire. L'ibis, comme nous ne le savons pas, représente le dieu Thot qui était l'un des plus puissants dieux du panthéon des Égyptiens, et spécifiquement une divinité mâle. Le dieu Thot est le médecin des dieux et le protecteur des malades, il est aussi l'inventeur de l'art

d'écrire. Il arrivait enfin que, dans ces fumigations sur charbon de bois, on se serve d'excréments d'hommes, séchés.

Voilà d'où nous partons et d'où Hippocrate, quatre cents ans avant notre ère, a repris toutes ces conceptions, toutes ces positions. Ces conceptions d'Hippocrate figurent, telles quelles, chez Platon. Dans le *Timée*, il y a un paragraphe tout à fait clair à cet égard¹, où il est raconté comment il est vraisemblable que les hommes lâches qui passèrent leur vie dans l'injustice, au cours de leur deuxième naissance, furent changés en femmes. Platon termine cette mise en place de la physiologie de l'appareil mâle – qui ne nous intéresse pas spécialement ici – en disant que « chez les hommes, ce qui tient à la nature des parties est un être indocile et autoritaire, une sorte d'animal qui n'entend point raison et que ses appétits toujours excités portent à vouloir tout dominer ». De même, chez les femmes, ce que l'on appelle matrice ou utérus est, pour ces mêmes raisons, « un animal au-dedans d'elles qui a l'appétit de faire des enfants. Et lorsque, malgré l'âge propice, il reste un long temps sans fruits, cet animal s'impatiente et supporte mal cet état ; il erre partout dans le corps, obstrue les passages du souffle, interdit la respiration, jette en des angoisses extrêmes et provoque d'autres maladies de toutes sortes. Et cela dure tant que, des deux sexes, l'appétit et le désir ne les amènent à une union, d'où ils puissent cueillir, comme à un arbre, leur fruit ».

Nous saisissons bien l'avancée interprétative : ce qui fait l'inanition de cet utérus, c'est qu'il reste stérile. Ses manifestations se verraient donc essentiellement chez les femmes d'un certain âge sans relations sexuelles, chez les veuves et chez les jeunes filles. Chez elles, l'utérus se dessèche, perd de son poids – il y a là évidemment la théorie que vous retrouverez, du sec et de l'humide –, il remonte jusqu'aux hypocondres en quête d'humidité, il intercepte l'air qui devait descendre dans la cavité abdominale, ce qui entraîne des convulsions et des épilepsies. Il y a ensuite toute une clinique selon l'organe que cet utérus a pu

1. Platon, *Timée*, 91c.

atteindre, une symptomatologie différenciée selon qu'il atteint le cœur, le foie, le rein, la tête... Et le traitement que préconisait Hippocrate, outre ces méthodes classiques, c'est le mariage et la grossesse. Mais Hippocrate va en outre introduire le terme qui spécifie la relation de ces symptômes avec l'utérus, puisque c'est lui qui introduit l'adjectif « hystérique », qui ne sera substantivé que plus tard. C'est lui qui introduit *hustéria*, d'après *hè hustéra*, « l'utérus ».

Ce n'est pas sans intérêt pour nous car cet *hustéra* se trouve pratiquement homophonique avec *hustéros* ; il s'en différencie par l'accent² ; l'esprit est le même. Et *hústeros*, lui, veut dire tout autre chose. Comme adjectif, c'est « ce qui vient derrière », avec une idée de lieu. Par exemple, pour dire « le train de derrière » on dira *ta hustéra*. Et quand il exprime une idée de temps, *hustéros*, cela veut dire « ce qui arrive après ». Un autre exemple, emprunté à l'adjectif, *hè hustéra* voudra dire « le lendemain », « ce qui arrive après ». Ou encore, *hustéros* : « Ce qui arrive trop tard », une troupe par exemple ; *hoi hustéroï*, ce seront « ceux qui arrivent après », c'est-à-dire les descendants. Enfin, il y a un troisième sens à *ho hustéros*, qui se trouve évidemment métaphorisé. Ce sera « se trouver après », « arriver trop tard » ou « se trouver derrière » ; cela désigne aussi « celui qui vient après », qui cède à quelqu'un, qui se trouve inférieur à quelqu'un, *hustéros*.

Il y aura chez Platon, dans *Les Lois*, une expression qui nous intéresse, qui en grec donne ceci : *sôma hustéron psuchês* (où *hustéron* s'écrit avec l'accent, c'est l'adjectif), ce qui veut dire que le corps est inférieur à l'âme, qu'il doit céder à l'âme, ou encore qu'il lui est postérieur. En jouant sur la traduction, on pourrait dire que... le corps est hystérique à l'âme, par exemple.

Le verbe qui est en dessous, *hustereô*, lui, souligne cette idée d'infériorité, puisqu'il veut dire non seulement « venir trop tard », « être en retard », mais aussi « être insuffisant », « faire

2. Nous transcrivons l'esprit rude et les lettres grecques, pas les accents grecs auxquels se réfère Ch. Melman. L'accent grec est sur la première syllabe dans l'adjectif *hustéros*, et sur la seconde dans le substantif *hè hustéra*.

défaut », « manquer de ». Par exemple, puisque *oinos* c'est « le vin », *oinou husterèthènai* voudra dire tout simplement « manquer de vin ».

Il y a aussi *hustèrèma* qui, lui, veut dire directement : « manque », « pénurie », « indigence ». Et enfin, j'ai écrit un autre terme qui est assez drôle, qui est : *hustérologia* qui est une figure de rhétorique désignant « l'interversion » dans l'ordre naturel des idées, quand les idées sont sens dessus dessous, quand ce qui est après vient devant. Et *hustérolàgos* désigne celui qui joue des rôles secondaires...

Nous pourrions penser que ce rapprochement est arbitraire, si ce n'est qu'on trouve le jeu de mots chez un Grec (Athénée, nommément) entre *hè hustéra* « l'utérus », et l'adjectif *husteros* « être en retard », « être insuffisant », « être inférieur ».

Il y en a un que je me suis permis, quant à moi, pour essayer de rendre compte de l'une des résonances qui est possible avec ce mot *hè hustéra*. C'est de le décomposer comme je l'ai fait en *hus téras*, et cela pour essayer de rendre sensible l'homophonie que pouvait avoir, pour un Grec, ce mot. Vous y avez reconnu *hus* qui est « le cochon » ou « la truie » selon l'article que vous mettez pour l'accompagner, et *téras*, qui a donné en français la tératologie – *téras* qui désigne « la bête fabuleuse », la bête extraordinaire ; *téras légein* veut dire « raconter des trucs incroyables », des trucs extraordinaires. Et vous voyez comment *hustéra* se trouve pour un Grec de cette époque homophone avec quelque chose qui serait en quelque sorte... le cochon fantastique, le cochon miraculeux, quelque chose de ce type.

Il faut remarquer que ces conceptions de l'hystérie sont scientifiques, je veux dire par là qu'elles ne font appel à aucune cause surnaturelle. Elles tentent de rendre compte des manifestations de la maladie par des modifications anatomiques et physiologiques. Elles rendent compte également, de façon imagée, du fait que ces manifestations exprimeraient des désirs féminins insatisfaits et que le meilleur traitement, en dernier ressort, consisterait évidemment à les satisfaire.

Il est bien clair que ces conceptions vont se trouver modifiées avec des changements éthiques quant à la nécessité de ces satisfactions sexuelles. Dans la conception de l'hystérie, ces changements vont essentiellement apparaître avec saint Augustin, quatre cents ans après Jésus-Christ. La maladie, de façon très générale, sera éprouvée comme appartenant au registre du péché, ce que les auteurs s'emploient, de façon générale dans leurs conceptions, à dénoncer – ce qui a été la cause de ce que vous connaissez comme la chasse aux sorcières, et un certain nombre d'hystériques à cette époque ont pu être mis à mal.

Je ne crois pas que le problème soit d'être indulgent ou de condamner, comme le font habituellement les ouvrages d'histoire sur la question. Il importe davantage de comprendre qu'avec la conception monothéiste, c'était une conclusion imprévue mais peu évitable. Cet effet s'imposait à ceux qui se trouvaient mêlés à cette affaire sans qu'ils aient à en décider, c'était un effet de structure. Tout ce qui pouvait se présenter comme forces animant le corps et échappant aux forces dites « naturelles » exprimant la volonté divine, toutes les expressions qui venaient témoigner que l'on pouvait échapper, voire contrarier ces forces naturelles divines, de telles forces ne pouvaient être logiquement interprétées que dans le registre de la sorcellerie diabolique. On aurait tort à ce propos de prendre le Moyen Âge pour une période obscurantiste. Tout témoigne du contraire, y compris ce qui était la réflexion philosophique de l'époque, le travail des scolastiques. Eux savaient que le réel a à voir avec le rationnel, le philosophique avec le symbolique. Ceux d'entre vous qui se sont intéressés à ce que fut la philosophie de cette époque ont apprécié combien cette foi qui était en quête de l'intellect n'était rien d'autre qu'une tentative de nouer le réel et le symbolique. Et aussi, bien sûr, l'imaginaire. Cela s'est fait, comme vous le savez, par l'intermédiaire d'une *trinité* qui s'est trouvée imposée à l'époque et que l'on peut entendre comme le fruit d'un long et patient travail de réflexion. Il est encore difficile de rendre sensible (même pour nous, analystes, de nos jours) la façon dont ces trois catégories se trouvent nouées. Mais il est bien certain

que l'une des conséquences ne pouvait être que de renvoyer à des pouvoirs étrangers toute force corporelle, toute force vitale, toute force animale qui venait contrarier ce que l'on estimait, jugeait être, alors, l'excitation des forces vitales normales.

Et cela bien que les médecins se soient attachés – c'est notable un peu plus tard, au XVI^e siècle – avec une certaine vigilance à rattacher l'hystérie, malgré cela, à des causes naturelles. Nous pouvons citer là des gens fort connus comme Paracelse ou Ambroise Paré. Il y a aussi un très joli texte de Rabelais, dans le *Tiers Livre*, où nous pouvons voir combien les théories égyptiennes et hippocratiques se sont maintenues. Rondibilis, le médecin, s'exprime de la façon suivante³ :

Certes Platon ne sait en quel rang il les doit colloquer, ou des animaux raisonnables, ou des bêtes brutes. Car Nature leur a dedans le corps posé en lieu secret et intestin un animal, un membre, lequel n'est es hommes, onquel quelquefois sont engendrées certaines humeurs fauses, nitreuses, boracineuses, acres, mordicantes, lancinantes, chatouillantes amèrement, par la pointure et frétilllement douloureux desquelles (car ce membre est tout nerveux et de vif sentiment) tout le corps est en elles ébranlé, tous les sens ravis, toutes affections intérinées, tous pensements confondus. De manière que, si nature ne leur eût arrosé le front d'un peu de honte, vous les verriez comme forcenées courir l'aiguillette, plus épouvantablement que ne firent onques les Præitides, les Mimallonides, ni les Thyades bachiques au jour de leurs bacchanales, parce que cestuy terrible animal a colligence à toutes les parties principales du corps comme est évident en l'anatomie.

Je le nomme animal, suivant la doctrine tant des Académiques que des Péripatétiques. Car, si mouvement propre est indice certain de chose animée, comme écrit Aristote, et tout ce qui de soi se meut est dit animal, à bon droit Platon le nomme animal, reconnaissant en lui mouvements propres de suffocation, de précipitation, de corrugation, d'indignation, voire si violents que bien souvent par eux est

3. Rabelais, *Tiers Livre*, XXXII.

tollu à la femme tout autre sens et mouvement, comme si fut lipothymie, syncope, épilepsie, apoplexie et vraie ressemblance de mort.

[...] Seulement vous dirai que petite n'est la louange des prudes femmes, lesquelles ont vécu pudiquement et sans blâme et ont eu la vertu de ranger cestuy effréné animal à l'obéissance de la raison, et ferai fin si vous ajoutez que, cestuy animal assouvi (si assouvi peut être) par l'aliment que nature lui a préparé en l'homme, sont tous ses particuliers mouvements à but, sont tous ses appétits assoupis, sont toutes ses furies apaisées.

Ceci pour bien rendre compte de la persistance de la vivacité chez les médecins d'une interprétation, qu'on ne va pas d'ailleurs laisser tomber si facilement : toujours les mêmes frustrations de l'utérus comme liées à une manifestation somatique.

Au XVII^e, siècle classique, siècle de la raison, dans un souci qui était peut-être de la part des médecins d'arrêter, d'interrompre la chasse aux sorcières, on commence à attribuer à l'hystérie une cause cérébrale. Le premier est un Anglais, un nommé Edward Jorden, qui l'attribue à des vapeurs qui montent de l'utérus et gagnent le cerveau. Il y a donc déjà là intervention du cerveau. Un célèbre médecin qui s'appelait en latin Carolus Piso (en français, Charles Lepois) attribuait lui aussi à l'hystérie une cause cérébrale et affirmait qu'il existe une certaine hystérie aussi bien masculine que féminine. Il y avait déjà eu autrefois un nommé Aristide de Cappadoce pour dire que l'hystérie se trouvait également chez l'homme. Mais c'est surtout un anglais, Thomas Sydenham, qui a fait de l'hystérie une maladie de l'esprit.

Il est intéressant de voir qu'au XVIII^e et au XIX^e siècle, on allait néanmoins continuer à osciller entre affection cérébrale, voire mentale, et affection d'origine génitale. C'est ainsi que chez notre célèbre Pinel, l'hystérie entre dans le chapitre des névroses génitales de la femme. Il reprend l'interprétation classique, égyptienne, hippocratique, et rapproche la fureur utérine ou nymphomanie de ce qu'il appelle satyriasis chez l'homme. L'hystérie est l'expression de désirs libidineux féminins non contrôlés.

En 1866, ce qui paraît tout proche, Jean-Pierre Falret, un médecin de la Salpêtrière, dénonce l'imperfection morale de ces malades qui, dit-il, « sont de véritables comédiennes ; elles n'ont pas de plus grand plaisir que de tromper les personnes avec lesquelles elles se trouvent en rapport. [...] Les hystériques exagèrent jusqu'à leurs mouvements convulsifs, travestissent, exagèrent également tous les mouvements de leur âme, toutes leurs idées, tous leurs actes. En un mot, la vie des hystériques est faite de perpétuels mensonges ; elles affectent des airs de piété et de dévotion et parviennent à se faire passer pour des saintes alors qu'elles s'abandonnent en secret aux actions les plus honteuses, alors qu'elles font dans leur intérieur, à leur mari et à leurs enfants, les scènes les plus violentes dans lesquelles elles tiennent les propos les plus grossiers et quelques fois obscènes et se livrent aux actes les plus désordonnés ».

J'aurais dû vous rappeler tout à l'heure que pour Pinel l'hystérie était une névrose génitale dont le traitement était encore local, visant à l'évacuation de produits qui auraient été retenus par l'utérus. Il reprenait la théorie de Galien que j'ai omise, théorie fondée sur une rétention séminale, et traitait ses hystériques par des manipulations locales afin de favoriser ce qu'il appelait une évacuation sexuelle. Il les traitait aussi par le mariage.

Nous en arrivons comme il se doit à Jean-Marie Charcot qui, en 1882, il y a exactement cent ans, fut nommé ici à la Salpêtrière professeur des maladies du système nerveux. La chaire fut créée pour lui. Trois ans plus tard, en 1885, Freud est venu travailler dans son service. Ce qui a évidemment passionné Freud et ce qui l'a stimulé, c'est que pour Charcot il n'y avait rien dans l'hystérie qui ne soit l'expression de l'anatomie et de la physiologie du système nerveux. Ce qui avait été considéré jusque-là comme pure comédie ou mauvaise moralité était l'expression de désordres organiques. D'autre part, il ramenait leur polymorphisme et leur caractère protéiforme à une description stricte. Et c'est ainsi que la grande crise hystérique fut isolée dans la succession de ses quatre temps, et que tous les stigmates de l'hystérie furent catalogués. Et puis il avait mis le doigt sur la parenté de l'hystérie

avec l'hypnose, puisque toutes ces malades s'avéraient éminemment hypnotisables. Toutes ces manifestations pouvaient être provoquées mais aussi levées par l'intermédiaire de l'hypnose ou encore transférées d'une partie du corps à une autre. Vous savez que l'on voit apparaître chez Freud le terme de *transfert* pour la première fois lorsqu'il rend compte de son séjour chez Charcot à la Société médicale de Vienne, et qu'il raconte comment il a pu voir Charcot en train de faire passer une hémiplégie hystérique d'un hémicorps à l'autre. C'est à cette occasion que pour la première fois Freud se sert du terme de *transfert*. Charcot avait également isolé les zones hystérogènes, c'est-à-dire les points du corps qui pouvaient aussi bien provoquer des excitations, provoquer des accès, plutôt que les arrêter. Et ce qu'il y a là d'encore plus intéressant, c'est qu'il a été l'inventeur d'un appareil qui était le compresseur ovarien, qui figurait dans les bons ouvrages, qui était une espèce de vis qui permettait de tenir le corps et, en le serrant jusqu'au degré convenable, de maintenir l'ovaire à sa place. Nous voyons comment, à côté de ces conceptions – peu importe qu'elles aient été erronées –, à côté de cette démarche qui en tout cas était scientifique, on ne rejetait pas l'hystérie dans ce que nous avons vu avec Falret vingt ans plus tôt. Et vous voyez une résurgence, chez Charcot lui-même, de conceptions qui étaient du même type que celles qui existaient du temps des Égyptiens ou d'Hippocrate.

En fait d'hypnose, il est clair que les médecins de l'époque furent sans aucun doute eux-mêmes hypnotisés par ce que leur présentaient leurs malades, puisque les choses ont été poussées assez loin pour que Babinski, qui était un grand neurologue, s'engageât dans des travaux et des publications qui l'amènèrent à raconter comment il avait pu guérir un mutisme à distance. Il avait provoqué un mutisme sous hypnose chez une patiente hypnotisée ; il l'avait levé et avait transféré à distance cette guérison sur une patiente qui était mutique... Si on pouvait transférer la maladie d'un hémicorps à l'autre, pourquoi n'aurait-il pas été possible de la transférer à distance, d'une malade à une autre ? Puisque l'on pouvait la lever également par hypnose, pourquoi